

Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne
Band: 1 (1760)
Heft: 2

Artikel: Continuation du mémoire sur la culture de lin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382485>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

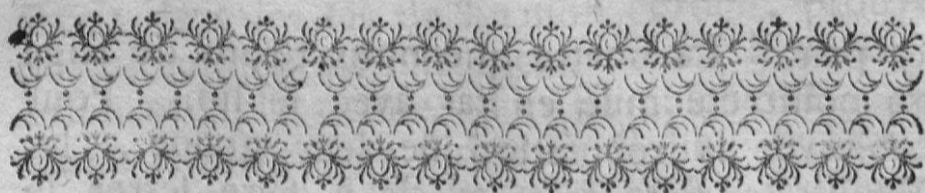
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



XIII.

CONTINUATION DU MEMOIRE SUR
LA CULTURE DU LIN.

On a recommandé dans les instructions sur la culture du lin, de le mettre en meule à la sortie du champ, sans être égrugé, & de le garder ainsi jusqu'au mois de Décembre. Cette pratique a de très-grands inconvéniens & elle ne remplit point les vües qu'on avoit. On a cru que les Hollandois & les Flamands suivoient cette méthode : mais je me suis assuré du contraire par des recherches exactes. On n'entasse nulle part en Hollande le lin égrugé ou non égrugé. On n'y sépare, à la vérité, la graine de la capsule qui la contient, que quelque tems après avoir arraché le lin : mais j'ose assurer, comme un fait incontestable, qu'ils ne tardent point à l'égruger. J'ai lieu de croire qu'il en est de même dans tous

les païs. La linette que nous tirons de Riga n'a point été mise en tas avec le lin. Pour conserver la réputation de leur graine, les Magistrats font très-exacts à faire ferrer le reste de celle de l'année & à la garder pour les moulins à huile, après qu'on a satisfait aux demandes de l'étranger. Nous pouvons donc compter que nous recevons la graine de la dernière récolte, & par conséquent qu'elle n'a point été entassée avec le lin. Si elle l'avoit été, les mers du Nord font généralement glacées de si bonne heure, que les vaisseaux Anglois, Hollandois &c. reviendroient sans chargement. La linette ne pourroit être égrugée, battue, nétoyée & apportée à tems sur les côtes des Provinces de la Lithuanie & de la Livonie.

COMME je me suis presque borné aux raisons tirées de la pratique des autres païs, je ne rapporterai pas ici toutes celles qu'on pourroit alléguer contre les inconvéniens d'entasser le lin non égrugé. Je suis, à la vérité, convaincu que la graine ne peut recevoir aucun bien d'une tige desséchée, qui ne conserve point d'humidité, si le lin a été recueilli avec soin. Mais j'ai souvent passé sous silence des raisons de cette espece, & j'espère que les Physiciens me pardonneront ici la même retenue. Il est des argumens contre cette pratique plus à la portée de tout le monde, & par cela même d'une utilité plus générale. C'est à ceux-ci que je veux m'attacher.

LA recette, insérée dans les instructions dont j'ai parlé, pour détruire les rats & les
souris

fouris dans les tas de lin non égrugé, prouve qu'on connoissoit un inconvénient à entasser le lin avec la graine. On favoit que ces animaux feroient leur nid dans le lin, & l'on a prescrit un remède en conséquence. Je ne fais quel en a été le succès. Mais je crois qu'il seroit plus prudent d'éviter le mal, que de mettre sa confiance dans un remède douteux, ou au moins imparfait. Les rats & les fouris doivent couper & ronger le lin pour se faire un passage, avant d'arriver à l'appas qui leur est préparé. On perd donc, malgré toutes ces précautions, une quantité considérable de lin. Si les rats venoient à la graine séparée de la tige (ce qu'on peut d'ailleurs prévenir plus facilement, parce qu'ils n'ont pas où se cacher) on ne perd que de la graine; au lieu que dans le tas le lin est aussi endommagé, & par conséquent la perte est bien plus grande.

LA pratique d'entasser le lin non égrugé entraîne encore d'autres suites plus fâcheuses : la graine s'échauffe plus facilement dans un tas, que sur la terre, & il est plus difficile d'y remédier. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce qu'on a doublement à craindre l'humidité, lorsque le lin & sa graine sont ensemble. Il n'est pas moins clair que malgré toutes les précautions possibles, le milieu d'un gros tas peut être considérablement endommagé avant qu'il paroisse aucun signe de chaleur; au lieu que sur l'aire de la grange ou dans les gréniers, on s'en apperçoit sur le champ. D'un autre côté, on ne peut défaire un tas sans ré-

pandre beaucoup de graine, ni le refaire sans beaucoup de travail; au lieu qu'on retourne sa graine sur l'aire sans peine & presque sans frais.

CE font là des inconvéniens attachés à cette méthode dans toutes les saisons; mais ils deviennent bien plus grands dans un tems variable. La saison de la récolte est quelquefois si humide, qu'il est presque impossible de sécher le lin, & on coureroit risque de le perdre en entier. La moindre humidité, qui est alors inévitable, échaufferoit le tas, trop ferré par le poids d'une grande quantité de lin & de graine pour donner entrée à l'air. Au contraire, la graine séparée de la tige & gardée dans sa capsule, est légère: elle laisse beaucoup de vuides, qui donnent passage à l'air, & l'on peut par conséquent la conserver sans peine, quand même elle retiendroit un peu d'humidité.

LES retardemens que cette pratique entraîne, fournissent une nouvelle raison à laquelle il est impossible de répondre. Le rouit du lin est rejeté dans une autre saison, & par conséquent toutes les branches de la Manufacture de toile sont proportionnellement arrêtées. Par-là le bénéfice des retours prompts, le plus grand encouragement du commerce, est perdu jusqu'à un certain point pour toutes les personnes intéressées dans notre Manufacture, & il l'est entièrement pour le pauvre Fermier. La vente de son lin & de sa graine différée jusqu'au mois de Janvier, ne peut plus
servir

servir à payer sa ferme & le défrayer des dépenses nécessaires pour préparer ses terres à la prochaine récolte. S'il emprunte pour fournir à ces besoins, il paye un intérêt, qui absorbe son petit profit. Supposons qu'un Fermier ait vingt acres de lin. Si le terrain est bon & bien labouré, sa récolte vaut au moins 1500. écus, & par conséquent l'intérêt de la demie année qu'il perd, monte à 30. écus. Peu de Fermiers sont en état de supporter une déduction aussi considérable sur leur profit, & je ne vois point de raison pour les y engager. On suppose que la graine en est meilleure, & l'on se fonde sur ce que le Fermier sème ordinairement le froment aussitôt après l'avoir battu. Mais il est impossible de prouver cette supposition par aucune raison prise de la nature de la chose, & celle qu'on tire de la pratique pour le froment n'est d'aucun poids. Ce n'est pas par choix, c'est par nécessité qu'on suit cette méthode. Les semailles succèdent si promptement à la moisson, qu'on n'a pas de tems à perdre. Si l'on veut semer du froment, il faut le prendre dans l'aire. Par rapport aux autres grains, le cas est différent & la pratique l'est aussi. La linette n'est donc point plus mauvaise pour avoir été égrugée de bonne-heure, & j'ajouterai que le lin est incontestablement meilleur. Il est très-important de ne point différer le rouit du lin. La chenevotte fermente facilement, avant qu'elle ait eu le tems de s'endurcir, & les fibres s'en séparent plus fortes & plus déliées. La seule vüe qu'on ait dans le rouit du lin, c'est de

faire pourrir en quelque sorte la chenevotte, afin qu'elle se détache plus aisément de la filasse, & il est certainement avantageux de mettre promptement le lin dans cet état. Quand il reste long tems dans l'eau, l'écorce elle-même fermente, perd considérablement de sa force & de sa souplesse, & pourrit enfin avec la chenevotte. Un trop long rouit est donc évidemment pernicieux. Il devient cependant inévitable si l'on met le lin en tas jusqu'à l'hiver sans l'égruger. La chenevotte conservée sèche pendant un tems aussi long, devient dure, s'attache fortement à la filasse, & ne s'en sépare que par une fermentation longue & violente.

D'AILLEURS l'automne est le tems le plus propre pour rouir le lin. La chaleur de l'été a adouci l'eau. Dans le mois de May au contraire, saison que choisissent communément pour le rouit ceux qui entassent le lin non égrugé, l'eau n'a presque rien perdu de la crudité qu'elle a contractée pendant l'hiver.

LES observations que j'ai faites sur les façons de la filasse forment un sujet séparé. Je souhaiterois, pour l'intérêt de la Manufacture, que la culture du lin & les façons qu'on lui donne, fissent des occupations différentes, & c'est pour cela que j'ai préféré d'en traiter séparément. Examinons en attendant, les différents doutes qu'on nous a proposé sur la culture du lin, telle qu'on vient de la lire.

AUCUN de nos correspondans n'a directement attaqué le choix des terres glaises, comme

comme des meilleures pour le lin. Mais plusieurs d'entr'eux ont proposé, par rapport à leur culture, des difficultés, qui méritent attention.

QUELQUES-uns ont imaginé, que si l'on dispoit ces terres glaises en planches aussi unies qu'on le conseille, on ne pourroit fémer de bonne heure, article très-important. Mais ce soupçon semble naître d'une méprise. On n'a jamais recommandé de laisser la terre en planches larges & plates pendant l'hiver. Les sillons doivent alors être plus élevés & plus étroits. Ils sont plus exposés à la glace, au soleil & à l'air, & par conséquent les motes sont plus brisées & plus atténuées. C'est au dernier labour seulement, quand on prépare la terre à recevoir la graine, qu'on doit la dresser & la rendre unie.

D'AUTRES personnes doutent que la même culture convienne à nos terres glaises & à celles de la Zélande, à cause de leur situation différente. Celles-ci forment un terrain plat & uni, & les nôtres sont sur le penchant des collines. Ils appréhendent que nos terres, labourées comme celles de la Zélande, ne soient dépouillées pendant l'hiver de la meilleure partie de leur substance par le cours précipité des eaux dans les raies. Ces petits torrens, qui tombent alors avec force le long de la colline, lavent & entraînent la terre la plus grasse & la plus atténuée.

LA vraie réponse à cette objection, c'est d'assigner un remède à cet inconvénient. Les

côtés des fillons y sont aussi sujets dans la manière ordinaire de labourer. Pour y remédier, au lieu de faire les fillons du haut en bas de la colline, on doit les faire en travers & parallèles aux terres basses, qui sont au pied de la montagne, autant qu'il est possible. Par ce moyen, la pluie qui tombe sur les fillons est arrêtée par les raies & perd toute son impétuosité. Deux tranchées de haut en bas pratiquées au printems aux deux côtés du champ dessécheront assez la terre, si elles sont d'une profondeur convenable.

UNE autre personne, tire d'un autre principe des objections contre ces mêmes labours. „Il y a lieu de craindre, dit-elle, que si l'on „sème le lin dans ces terres fertiles & bien „cultivées, on ne puisse attendre sa maturité, „que dans des saisons favorables. Les pluies „frequentes qui tombent quelquefois en été le „coucheront sur la terre avant qu'il soit mûr, „& ruineront la récolte du lin & de sa graine.

LA réponse à cette objection est aussi courte que facile. Sémés clair & votre lin se soutiendra. Nulle terre ne peut être trop bonne, si la quantité de semence est proportionnée à sa richesse. Toutes les fois qu'une récolte manque dans des terres fortes & grasses, elles sont certainement surchargées. La tige de chaque plante demande l'accès libre du soleil & de l'air pour se fortifier. Lorsque ces conditions n'ont pas lieu, comme il arrive toujours, quand on répand la semence sans économie, la tige n'a point la force qu'elle
devroit

devroit avoir, elle cède au moindre poids étranger, la pluie la renverse & la rompt. Mais lorsqu'on sème clair, le soleil, l'air & le vent ont un passage libre. Ils conservent la tige des plantes sèche, ferme, & capable de se redresser quand elle est fléchie, & de faire tomber la pluie par ces secousses.

AVANT d'abandonner cette intéressante matière, disons encore quelque chose, sur la différente nature des terres. Ce sujet ne sçau-roit être traité trop souvent, ni considéré sous trop de faces.

IL y a, selon les Naturalistes, différentes especes de terre, qui diffèrent l'une de l'autre par leurs élémens, leur couleur, leur consistance & leur poids. Mais, pour n'embrasser maintenant que les différences les plus considérables, je pense qu'on peut réduire toutes les terres à deux principes généraux, le sable & la glaise. On peut aisément expliquer la grande diversité des terrains par les mélanges & les proportions différentes de ces deux élémens. On comprendra sous la classe des terres sablonneuses, non seulement les sables purs, mais toutes les terres graveleuses, pierreuses, légères, désunies, de couleur de noisette, qui ne retiennent pas l'eau; & sous la dénomination de terres glaises, outre les especes les plus fermes, qui méritent proprement ce nom, on rangera la marne, la craie & toutes les autres terres liantes, qui retiennent naturellement l'eau.

LE

LE sable & la glaise, pris séparément, ne forment point de bonnes terres végétatives. Mais lorsqu'ils sont mêlés en proportion convenable, ils deviennent peu-à-peu des terres grasses (Loams) & donnent les meilleures récoltes. On n'y recueille pas, à la vérité, toute sorte de grain indifféremment. Elles sont favorables les unes à une espèce de grain, les autres à d'autres espèces, selon les différentes proportions de sable & de glaise qu'elles contiennent. Différentes plantes demandent différens degrés de fermeté, de légèreté, de chaleur & d'humidité; & par conséquent une terre grasse (Loam) propre pour l'une, peut ne point convenir à une autre.

LES terres très-sabloneuses sont facilement épuisées, & elles fournissent peu de nourriture. Le sable, qui n'est qu'un amas de petits cailloux, n'en peut donner, & lorsqu'il n'est mêlé qu'avec un peu de terre, il n'a pas assez de substance pour une production abondante de végétaux.

LES terres glaises, au contraire, sont toutes nutritives. Elles peuvent être divisées dans les plus petites parties, qui deviennent par leur finesse la nourriture des plantes. Mais elles ont alors de la disposition à se joindre & à se coller ensemble, & dans cet état elles sont aussi stériles que le sable même.

QUELQUE différens que soient ces défauts dans leur principe, ils ont les mêmes suites, & comme je l'ai déjà dit, de la glaise pure est naturellement aussi peu propre à la
végéta-

végétation que du sable pur. La seule différence qu'il y ait, est que tout l'art humain ne peut corriger les sables, sans refaire en entier le sol, en y mêlant de la glaise, méthode ordinairement impraticable & toujours très-couteuse ; au lieu qu'on peut mettre en valeur les terres glaises les plus tenaces par les labours répétés, par l'influence naturelle de la glace, du soleil & de l'air.

AINSI les sables brûlans de l'Afrique & de l'Asie resteront toujours arides, au lieu que les terres glaises, profondes & compactes de la Zélande sont devenues par une industrie infatigable des terres riches & fertiles.

IL est vrai qu'en Egypte le sol est sablonneux & qu'il produit cependant du bled & du lin. Ce pays nourrit les contrées voisines, mais sa fertilité vient d'un avantage naturel qu'aucun art ne peut imiter. Les inondations du Nil donnent à ces plaines sablonneuses toute la fertilité dont elles jouissent.

NOUS n'avons point heureusement de ces sables. Nos terres les plus légères sont du gravier. Il y en a de plusieurs espèces. Elles approchent par degrés des terres grasses (Loams) de différentes consistences, & finissent par devenir terres glaises. Ces graviers, ces glaises & ces terres grasses intermédiaires sont les seules terres que nous ayons, si l'on excepte les marais, qui ne sont que des terres grasses (Loams) abreuvées & submergées d'eau. S'ils étoient desséchés & labourés, comme il convient, on les rangeroit parmi
le.

les terres grasses. Jusqu'à ce qu'ils le soient, ils sont inutiles & de nul rapport. Je vais parler des deux autres especes de terre selon leur ordre.

LES terres graveleuses sont généralement sèches, peu profondes, maigres. Elles ont de la disposition à brûler dans un été sec, & par conséquent elles ne sont pas propres au lin. On peut utilement les mettre en pâturages pour les moutons. L'herbe en est douce & courte; mais elles manquent de force & d'humidité. Sans ces qualités le lin, ou toute autre graine sémée tard dans le printems & vers le commencement de l'été ne peuvent pas fructifier.

EN Livonie, en Moscovie & dans la Courlande le sol est léger & sabloneux; mais c'est un terrain gras sabloneux, mêlé de beaucoup de glaise & très-différent de nos graviers. D'ailleurs ces terres sont couvertes de neige dans l'hiver pendant cinq ou six mois, & quand elle fond dans le mois d'Avril, elles deviennent humides & fécondes. Leur fertilité est due à ces neiges constantes & aux grandes chaleurs qui leur succèdent. Nous n'avons pas ici cet avantage naturel, & lorsqu'il est nécessaire d'ensemencer nos terres graveleuses, il faut leur donner un engrais de marne, de chaux ou de motes de marais, &c. qui les conserve humides. Ces engrais en font des especes de terres grasses de différente bonté, selon la force & la quantité de l'engrais. Cependant elles n'égalent pas les ter-

res glaises ou les terres grasses naturelles , & elles ne sont jamais parfaitement propres au lin.

ON trouve de la glaise dans la plus grande partie de l'Irlande. Cette espece de terre est naturellement humide , & nous lui devons la richesse de nôtre pais ; tout terroir étant bon à proportion de la quantité de glaise qu'il contient. J'ai déjà observé que les terres glaises demandent un labour pénible ; mais elles le méritent. Quand elles sont bien cultivées, elles donnent les récoltes les plus abondantes. Il faut cependant convenir , que sans le secours des engrais , on compte rarement les glaises ténaces, visqueuses & sans mélange. Le sable, le gravier &c. en rendent la culture plus facile, diminuent la forte cohésion de leurs parties, que la patience seule d'un Zélandois peut vaincre.

IL est donc avantageux qu'aucune de nos terres glaises ne soient entièrement pures & privées de sable , mais qu'elles approchent toutes des terres grasses (Loams.) Où celles-ci ne se trouvent pas , c'est au laboureur industrieux à tenter de faire des terres grasses artificielles en mêlant de la glaise avec du sable, ou du sable avec de la glaise. Mais ces opérations demanderoient de grandes dépenses. Ici la nature a fait ce mélange. Il n'est point nécessaire d'amasser d'engrais pour ces terres grasses naturelles, il ne faut que les labourer comme il convient. Sans les labours , les meilleures terres ne rempliroient point les espérances

rances du cultivateur, & les plus fertiles les rempliront moins que les autres. Si l'on néglige les labours, on n'obtient guères que de l'herbe, au lieu de blé ou de lin. L'herbe vient si bien dans ces terres fécondes, qu'à moins d'en détruire les racines avec foin, elle pousse promptement, s'éleve à une grande hauteur & étouffe tout ce qu'on y sème.

JE fais mention de cette circonstance ; comme d'une nouvelle raison en faveur des labours, qu'on ne peut jamais trop recommander. J'assure, fondé sur des expériences répétées, que rien ne peut remédier à ce mal, que des labours fréquens & surtout pendant l'été.

La préparation du lin suivra dans le Journal prochain.

